

Narbonne, 15 Juillet 1906

Mon cher ami,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre, et je te vais répondre aussitôt, sans peut-être t'expédier tout cela dès ce soir, pour une raison fort ridicule: c'est que je dois regarder aux deux sous du timbre, mon ami, car j'ai à peine cinq à six pièces blanches dans ma poche, et je dois souper en ville ce soir, peut-être aussi prendre l'apéritif et le café, dîner durant toute la semaine à la cantine, etc. Alors, mon cher, tu comprendras mon embarras.

Et puis!... et puis, je n'ai pas une enveloppe à ma disposition. Attends donc que je reçoive quelque argent et par le fait des enveloppes, des timbres... c'est que, vois-tu, j'espérais aller à Ille, le 14 et cela m'a été impossible; par suite, on n'a pas pu garnir le gousset.

Et maintenant trêve d'explications. Tu comprends bien que j'ai été bien fâché de n'avoir pas une permission aujourd'hui, d'un côté non, cependant, car j'ai un gros rhume qui me rend maussade et certainement m'aurait empêché de galopiner à travers champs et vignes, et arriver même jusqu'aux collines, chevelues de pins bleus, et tout aussi bien, je n'aurais pu copier mes poésies sur beau papier blanc, d'une main légère. Je suis donc condamné à rester ici, dans la poussiéreuse Narbonne... dont je ne veux pas médire! ô poète cher aux Muses, car, comme tu l'as lu dans tes éternelles Annales, c'est un poète languedocien qui vient de remporter le prix Sully-Prudhomme; et il s'est contenté de chanter l'or des horizons de son pays, de la mer aux garrigues blondes. Et puisque nous parlons de la campagne et des géorgiques, sache que tu pourras lire ton Virgile, très facilement. J'ai idée qu'il se trouve dans la bibliothèque du premier quartier; et c'est même l'édition en deux volumes préfacée par Sainte-Beuve (édit[ion] Charpentier). J'ai aussi cette édition chez moi. Si tu ne la trouves pas, je pourrai tout aussi bien te la communiquer, mais je crois que tu es plus curieux de connaître et apprécier Albert Samain; dès que je le pourrai, je t'enverrai donc *Au flanc du vase*.

J'espère que ton frère aura été favorisé dans ses examens et que tu pourras obtenir tes *Paradis*. C'est sans doute à Montpellier qu'il veut l'acheter, n'est-ce pas? Tu n'as pas oublié que je ne l'avais pas trouvé dans une grande librairie où j'étais entré. Mais dès que je pourrai faire quelques économies, je les emploierai à acheter divers beaux livres.

Il me semble que mes dernières observations sur tes poésies t'ont quelque peu irrité, *gens irritabile vatum*, et que dans ta colère tu me communiquais des phrases à double sens, soi-disant adressées à Conte. Si je me trompe excuse-moi, comme je t'excuse si je ne me trompe pas. Entre amis véritables, il faut toujours user de franchise, car les amitiés sont à toute épreuve

et triomphent des mille tracasseries et bagatelles. Tout cela me rappelle un vers de notre compatriote Bausil:

*Le chardon bleu des éternelles amitiés...*

Dans ce sonnet il dit que les âmes sont vieilles, parce qu'elles ont perdu la religion, tandis que la sienne est jeune, pareille à une rose; il se trompe quelque peu. Ne crois-tu pas avoir une âme printanière, toi qui ne te laisses pas suggestionner par la vierge vêtue de bleu et couronnée d'étoiles? Enfin, je m'amuse à causer sans but... Tiens! puisque nous parlons de sonnets, celui que tu m'as envoyé n'est pas de De Heredia; ce n'est qu'une imitation, dont je ne puis deviner l'auteur, n'est-ce pas. De Heredia, à mon sens, composerait d'une façon un peu plus claire et ne bâtirait pas un sonnet dont les tercets pourraient sans inconvénient être séparés du reste; je crois que cela est fort possible. Ou bien je fais erreur, mais en ce cas c'est le second quatrain qui est mal intercalé. Et puis, de Heredia aurait pris la peine de nous faire savoir que c'est à Vénus que s'adresse le sonnet, et cela dès le premier vers. Car en somme:

*N'avance plus. Arrête, ô femme pécheresse.*

Est-ce que cela s'adresse à Vénus ou à Suzon à l'œil battu? Je sais bien qu'il y a une Vénus populaire... mais en ce cas, il y a contradiction entre le premier et le dernier vers.

*Vénus, déesse nue, idéale et sereine!*

Voilà un premier raisonnement qui me suffit; dispense-moi d'examiner les mots et les images, pour établir des comparaisons avec la manière de De Heredia. Ce serait là un vrai travail. Arrête, ô bûcheron! Pas la lettre, mais l'appréciation du sommet antique. Et mes cahiers, je ne sais si je les ai tous les trois à Ille, je n'en serais pas content... et si tu y tiens, dès que j'aurai fait ma «liquidation», je pourrai bien te les donner, puisque tu me dis que je ne cours aucun risque.

Voilà bientôt deux ans, que je n'aurai pas commencé un quatrième cahier, il est vrai que j'en ai les éléments épars... Mais à quoi bon, ce travail! J'attends impatiemment une ère nouvelle dans ma jeune carrière, mais il faut pour cela qu'une jeune fille vienne avec un sourire... car je ne puis répéter indéfiniment la chanson de Mélusine et garder le secret dans le coffret plus beau que celui des dentelles... Oui, j'ai peut-être tort d'attendre et de rêver ainsi:

*Quand l'amante promise, un soir, s'approchera,*

*Tremblante comme un rêve assis sur un lilas...*

Ne faudrait-il donc que je fasse quelques pas de mon côté. O mon ami, sache que je ne connais pas encore le véritable amour, et que je ne puis pas dire:

*Je vous ferai quelque lecture*

*De vers sur votre chevelure...*

Et c'est pourquoi tu ne dois pas t'étonner de mon long silence. C'est qu'après l'épanouissement d'illusions de mes quinze ans, je n'ai eu que des déceptions et je n'ai pas rencontré la douce amie qui vous aime.

Et c'est pourquoi je sens que sa venue pourrait faire éclore un printemps dans mon âme, un livre d'alexandrins tout bleus... Et je préférerais, car j'aurai vingt ans au mois de novembre prochain, et cela veut dire que je ne m'épancherais pas en sentimentalités vagues, comme à seize ans.

Est-ce que tout cela ne te fait pas sourire? Qu'importe! J'éprouve comme une satisfaction de m'être expliqué un peu, et de t'avoir dévoilé ce qui se passe en moi.

Ces jours-ci à la Caserne, j'ai lu *Jours d'épreuve* de Paul Marguerite, je relis aussi la *Marion Tellier* de Maupassant, qui est vraiment délicieux dans ce livre. J'ai aussi commencé *Amants*, l'un des meilleurs romans de Marguerite. Mais tout cela, on ne le lit pas tranquillement. J'ai ici trois longues poésies de Régnier, tirées de son dernier livre *Scandale ailée*. Je les ai copiées dans la "Revue des Deux Mondes", à Madrid. Je les ajouterai au livre de Samain.

Raconte-moi cette histoire de Collège dont tu glisses un mot à la fin de ta lettre.

Ton ami,

Joseph PONS.

*«Enivrée de gouttes de rosée, tu modules, ô cigale, un chant rustique qui charme la solitude, et, sur les feuilles où tu te poses, tu imites avec tes pattes dentelées, sur ta peau luisante, les accords de la lyre. Oh! je t'en prie, chante aux nymphes du bois quelque chanson digne de Pan, afin qu'ayant échappé à l'amour je goûte un doux sommeil ici couché à l'ombre de ce beau platane.»*

(Epigramme de Méléagre.)